Document généré le 12 juil. 2025 02:45

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Désir de vie insoumise

MÉLANIE BEAUCHEMIN, *Le désir monstrueux. Transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, Montréal, Triptyque, 2016, 199 pages

Karine Castonguay

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85151ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castonguay, K. (2017). Compte rendu de [Désir de vie insoumise / MÉLANIE BEAUCHEMIN, *Le désir monstrueux. Transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, Montréal, Triptyque, 2016, 199 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(2), 20–21.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

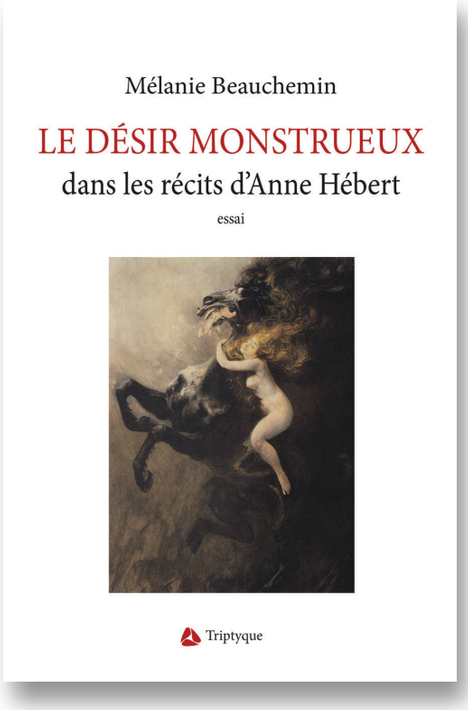
https://www.erudit.org/fr/

Créatrices d'ombre et de lumière

DÉSIR DE VIE INSOUMISE

Karine Castonguay
Professeure de littérature, Cégep de Rosemont

MÉLANIE BEAUCHEMIN
LE DÉSIR MONSTRUEUX. TRANSGRESSIONS ET MÉTAMORPHOSES DANS LES RÉCITS D'ANNE HÉBERT
Montréal, Triptyque, 2016, 199 pages



Mélanie Beauchemin nous fait voir comment le vocabulaire érotique fréquente le lexique religieux, ce qui met bien en valeur les paradoxes exploités par Anne Hébert.

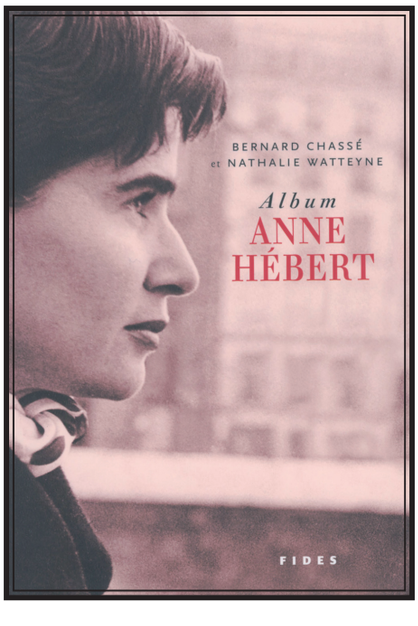
Dans son essai, Mélanie Beauchemin s'intéresse à l'intrication de la métamorphose et du désir comme quête initiatique dans les œuvres d'Anne Hébert. Elle se demande en quoi les transports érotiques consistent en une forme d'émancipation au sein même du désir et en une chance de réalisation de soi. Son objectif est d'apporter de nouveaux éclairages sur les personnages et le désir qu'ils mobilisent. L'œuvre de Georges Bataille, écrivain français, et plus particulièrement les livres *L'érotisme*, *L'histoire de l'érotisme* et *L'expérience intérieure*, inspirent sa réflexion.

La métamorphose chez Anne Hébert rejoint la violence qu'implique une émancipation au féminin, favorisant ainsi l'introspection, l'assomption et l'extase. Bref, Mélanie Beauchemin nous fait voir comment le vocabulaire érotique fréquente le lexique religieux, ce qui met bien en valeur les paradoxes exploités par Anne Hébert. Ces derniers reflètent la tension palpable qui anime les personnages et qui, au final, devient féconde, parce que libératrice. Dans l'introduction de son essai, l'auteure annonce clairement sa thèse, ses objectifs et sa démarche, et nous lance sur une piste de lecture à la fois familière dans son aspect tragique et renouvelé par une interprétation édifiante.

Dans la première partie, intitulée « L'épreuve de la fièvre », l'auteure s'intéresse au désordre incarné par le corps, au premier chapitre, et au second, par l'enfance. La transformation physique est une forme de contestation, affirme-t-elle, ainsi que l'accomplissement d'un « renversement de l'ordre établi », représenté par les autorités religieuses et sociales qui contraignent et marginalisent surtout les femmes. Face à cette dépossession d'elles-mêmes, les héroïnes hébertiennes se transforment en créatures fantastiques – le plus souvent en sorcières – afin d'exprimer leur révolte et leur désir qui, parce que refoulés, leur causent de la souffrance et de la frustration. L'expression de la jouissance incarne la plus grande transgression de cette féminité, devenue alors maléfique aux yeux de ceux qui la condamnent. Le désir de vivre chez les héroïnes hébertiennes provoque chez les femmes rebelles une fièvre aux « allures fantastiques ». Elles passent du désir au délire, qui devient « une adhésion à la vie insoumise ».

Cette insoumission se rapporte également à la figure de l'enfant, sensible à l'épreuve de l'émancipation et à la révolte contre l'autorité :

Créatrices d'ombre et de lumière



BERNARD CHASSÉ ET NATHALIE WATTEYNE
ALBUM ANNE HÉBERT
Montréal, Fides, 2016, 150 pages

Pour un accès élargi à l'univers réel et au vécu d'Anne Hébert, l'*Album Anne Hébert* s'avère être plus instructif. Il ne s'agit pas d'une biographie de l'auteure à proprement parler, mais ce livre remplit bien la mission qu'il annonce sur sa quatrième de couverture, c'est-à-dire retracer « les grands moments de sa vie et d'une soixantaine d'années consacrées à l'écriture, grâce à des documents textuels et visuels rares ou inédits, depuis sa naissance, à Sainte-Catherine, jusqu'à sa mort à Montréal, en 2000 ».

Cette biographie illustrée, après un texte de présentation bref, mais complet, montre à quel point « [l]a vie et l'œuvre sont étroitement liées » chez Anne Hébert. Elle est divisée en sept parties aux titres révélateurs : « Jeunesse et influences artistiques » (1916-1944) ; « Naissance d'une écrivaine » (1945-1953) ; « L'Europe » (1954-1957) ; « Écrire sans concession » (1958-1969) ; « La reconnaissance internationale » (1970-1982) ; « La dernière décennie :

« Les conduites démesurées [des enfants] favorisent un passage vers l'autonomie et la libération », souligne Mélanie Beauchemin, mais pas toujours, car la mère, souvent, « cultive la méfiance et couve sa progéniture », qui n'en demeure pas moins curieuse de découvrir le monde. Si la sorcière s'emporte dans une fièvre de révolte, la mère entre, pour sa part, dans un « délire de possession » la rendant monstrueuse aux yeux de ses enfants. Cette agitation crée, surtout chez les fils, des névroses qu'ils projettent par la suite sur l'ensemble des femmes.

La deuxième partie, « L'éveil de la créature fantastique », présente les protagonistes qui, une fois transformées par la fièvre, affirment leur désir et refusent d'être livrées au contrôle ; par la suite, Mélanie Beauchemin décrit les expériences du désir et leurs effets. L'envers du désir, c'est l'agressivité, qui s'exprime chez les femmes rebelles par l'obscénité, l'injure, l'excès. En effet, contre l'autorité « la puissance du corps se déploie dans l'outrance ». Chez Anne Hébert, remarque Mélanie Beauchemin, le corps révolté est « maigre et longiligne » et il « rappelle l'enfant et l'androgyne » : « Par leurs traits physiques, ces filles s'affranchissent de la représentation attendue par les hommes. » Ce corps rapproche les filles aussi, en quelque sorte, de la maladie ou de la mort, « issues tragiques » où peut les mener leur désir de révolte. Heureusement, il y a aussi le rire et le sourire qui s'ajoutent, un peu à la manière de la jouissance, aux excès possibles, comme des armes face à l'ennemi. Chez Anne Hébert, « le rire est l'attribut des sorcières, à la fois maléfique et comique », et Mélanie Beauchemin le relie alors, de manière juste et pertinente, à la *part maudite* du rire évoqué par Georges Bataille.

En outre, la fascination de ces femmes pour l'horreur, le chaos et la saleté va à l'encontre de « la pensée religieuse qui tente de [leur] inculquer une conception idéale du monde », conception culpabilisante d'ailleurs pour toute femme ne s'y soumettant pas. Mélanie Beauchemin rappelle qu'Anne Hébert a affirmé que la sorcellerie tire son origine des restrictions religieuses et sociales contre lesquelles les protagonistes féminines qu'elle met en scène se rebellent. « La sauvagerie est peut-être, au plus profond du désespoir, la promesse d'une émancipation ».

Enfin, dans la troisième et dernière partie, Mélanie Beauchemin aborde « [l]es manifestations de la nature ». D'abord, elle s'attarde à l'épreuve du corps masculin. Tout comme le personnage féminin, celui de sexe masculin « entre dans la déviance à partir du moment où il se rend disponible à la volupté, comme si par la voie de l'excès il cherchait à rassasier une voracité. Son impertinence révèle des liens forts entre séduction et désir de contestation. » Il s'agit là d'une des seules caractéristiques communes entre les protagonistes des deux sexes présentés dans les romans d'Anne Hébert. Mélanie Beauchemin note surtout leurs différences : « Si les héroïnes provoquent avec leurs visions et leurs cris, les personnages masculins, eux, lient l'autorité au divin », puisqu'ils croient, par la force des choses, en leur propre supériorité, tel qu'on leur a enseignée depuis toujours. On comprend que cela rejoint « la conception idéale du monde » déjà mentionnée par l'essayiste dans un précédent chapitre, plaçant les hommes au-dessus de l'ordre et les femmes, en dessous. Pour leur part, les hommes aux « visages monstrueux » s'en prennent aux femmes, qu'ils considèrent comme menaçantes, souvent à cause du contrôle que leur mère a exercé sur eux, et plus particulièrement sur leur corps.

Le corps, on l'a déjà vu, « devient ainsi un lieu de révolte décisive » après avoir été un lieu contrôlé. Cette même tension se reconnaît par rapport aux « lieux sauvages » de la forêt, de la ville, des villages. L'étude continue de relier l'espace au corps : « Les zones tempétueuses caractérisent et traduisent l'attrait pour la perte. Elles sont à l'image de la fougue et du transport des sens. » Le désordre est associé à la réalité, souvent elle-même assimilée à la nature, qui « brise les équilibres de l'existence humaine » dans le but de se libérer enfin de la peur et de la honte.

Globalement, Mélanie Beauchemin, dans son essai, défend très bien sa thèse selon laquelle l'émancipation des héroïnes hébertiennes se manifeste par une fièvre qui les pousse vers une métamorphose en créature fantastique nécessaire à ce qu'elles acceptent leur nature sauvage au lieu de la réprimer. Brimées dans leurs désirs sexuels surtout, elles hésitent entre la maladie, la folie et la sorcellerie, cherchant ainsi une porte de sortie au rôle contraignant d'épouse, de mère, de femme au foyer, bref à leur rôle (de) domestique. Du désir au délire, de la fièvre au fantastique, de la mère au monstre, de la dépossession à la *repossession* d'elles-mêmes, ces femmes transformées retrouvent le reflet de leur nature sauvage – c'est-à-dire non domestiquée – en franchissant la porte de leur maison, en faisant éclater le cadre social par leur corps frénétique, en transgressant impitoyablement la loi morale et en s'installant librement au-dehors. Pour Mélanie Beauchemin, la révolte du corps va de pair avec sa liberté de mouvement dans l'espace, car le corps et l'espace incarnent des territoires où la libération devient possible, et ce, malgré les « issues tragiques » auxquelles cette libération peut aboutir.

Mélanie Beauchemin propose donc une lecture attentive de l'œuvre, romanesque surtout, d'Anne Hébert, même si son essai, comme nous avons tenté de le montrer dans cette recension, va au-delà de la seule interprétation littéraire ; véritable réflexion sur le désir ardent et les métamorphoses qu'il invoque, la réflexion de l'auteure donne un élan à un principe plus grand que l'œuvre d'Anne Hébert en tant que telle, qui n'est déjà pas banale en soi. Si le corpus étudié indique treize titres, il n'en demeure pas moins que Mélanie Beauchemin s'attarde surtout aux romans les plus connus d'Anne Hébert, *Les Chambres de bois*, *Kamouraska*, *Les Enfants du sabbat* et *Les fous de Bassan* qui, de toute façon, se prêtent le mieux à son étude. Elle s'attache surtout aux personnages féminins, mais son analyse tient compte aussi du désir et de ses effets sur les protagonistes masculins. Le corpus théorique est fort élaboré, mais Mélanie Beauchemin s'en tient surtout aux œuvres de Georges Bataille, qu'elle cite abondamment. Disons qu'il aurait pu être intéressant de mettre en parallèle la pensée de Bataille sur le désir et l'érotisme à celles d'autres auteurs qui y ont contribué, mais nous comprenons que le choix d'un auteur principal pour aborder un sujet aussi dense a permis à l'auteure de maintenir sa ligne directrice et de ne pas en déroger. Les quelques redites ayant retenu notre attention participent en fait à l'élaboration d'une pensée qui s'affirme plus en profondeur d'un chapitre à l'autre. En s'exprimant clairement et dans un style soigné, Mélanie Beauchemin soumet un ouvrage dense, mais accessible et mettant en lumière les aspects les plus sombres des héroïnes transgressives d'Anne Hébert. ❖

produire» (1990-1999) ; «Le retour» (1996-2000). Ces titres sont inspirés par les grandes étapes de l'évolution de la carrière de l'écrivaine, qui restait très discrète, du reste, quant à sa vie privée. Pourtant, malgré l'économie de mots dans chaque légende accompagnant les photos, l'abondance de ces dernières ainsi que la sélection pointue des extraits de la correspondance de l'auteure – avec son frère (surtout) – ouvrent la porte à un pan moins connu de son existence, soit ses pensées personnelles et intimes, ainsi que la description de son espace domestique d'où émanent ses personnages.

En feuilletant cet album, les surprises s'entrechoquent, aboutissant à une véritable révélation sur cette auteure qui avait un grand talent pour créer des univers complexes et fascinants, à son image. Ce livre atténue l'envoûtement sans briser le charme de l'œuvre, et réduit la distance du lecteur face à l'auteure tout en entretenant une certaine discrétion, délicate, à son égard. Publié en 2016, il devient un ouvrage incontournable pour tous les admirateurs d'Anne Hébert.

K. C.